

ET JE N'ETAIS PAS RARE

© cycle été 2024 de Tiers Livre
tous les textes restent propriété de leurs auteurs

Nolwenn Letanoux

Et je n'étais pas rare

Carnée 8
Les aiguilles 25
Un peu Paris 32
Salle treize 42
Mou 53
Traversée 57

la ville, la ville, la ville on étouffe
de la folie
et sauter dans le blanc

D'abord il y a la peau, épaisse. Épiderme imperméable, tacheté, usé, abîmé, doux, flétri, derme coloré qui va décider, c'est une peau contact, d'amour et de batailles, une peau rappel, une peau convenue et contenant, un corps dedans, une peau messagère, une peau embarquée. Tatouée. Une fleur d'artichaud sur l'intérieur du bras droit, c'est ce qu'il a toujours voulu. Une toile d'araignée sur la main droite. Et pêle-mêle, des doigts au cou : un légo voiture, une cassette audio, une éponge, un dictaphone, un pied, une tête de mort, un fil à linge sans linge avec des pinces, une fenêtre dont un seul pan est ouvert, une télécommande, une tong, un bidon d'essence, un cou de girafe, un revolver en mousse, une cage ouverte, une veste en jean, un tuyau d'arrosage et Stalker écrit en russe. Cicatrisée. Imberbe. Poilue. Bronzée. Brûlée. Avec des pores.

Sous la peau c'est une machine bruyante. Une circulation rapide et à double sens, qui va de haut en bas et de bas en haut, alimentant les rouages de la machine divisée en muscles (dont

la taille varie en fonction de l'intensité physique), en organes (vitaux et non vitaux, mais normalement tout sert à quelque chose), en nerfs (crise, nœuds, hernies, sciatiques, fourmillements), pour éviter que ça se déchire, se bloque, se paralyse, une horlogerie synchrone, une machine complexe qui part d'un cerveau pour finir à l'érection d'un ongle d'orteil. Palmé. Pouce préhenseur. Orteil préhenseur.

Dessous encore, un autre monde plus petit. Fait de molécules d'atomes qui se font et se défont, des milliards de chocs électriques, c'est ici une chaîne de montage où on paquette, on étiquette, on machette, on fabrique en usine. Se multiplient, s'annihilent, se contaminent, prolifèrent et se raréfient, fusionnent, s'agitent encore quand l'horlogerie s'enraye, dans ces molécules, il y en a qui font de la lumière. Les neutrinos immortels nous bombardent en permanence, ils nous traversent, là, en ce moment.

Dessous encore, il y a plus subtil. L'imperceptible. L'énergie. Le sixième sens. Je suis déjà venue ici. Je connais ce lieu. Cette personne je la connais depuis toujours. Mes parents m'ont transmis ça. Mes arrière-grands-parents m'ont transmis ça. Je porte une mémoire

qui ne m'appartient pas. Dans ma famille depuis toujours. Les mondes parallèles. Si le temps n'existe pas tel que nous le comprenons, nous vivons nos vies antérieures en ce moment même. Ce que je vis là influence mon moi du Moyen Age. Moi en guenille ou en chiffon, moi en robe ou attachée à un poteau en feu, moi croyante ou athée, moi desséchée, affamée ou obèse, altruiste ou avare, désincarnée ou présente, moi agissante ou passive, moi qui me pose des questions ou n'en fais rien, à vendre mes choses sur un marché quelconque, avec quelques sous et quelques restes, songeant à ma prochaine tenue ou à mes enfants à nourrir, au mari ou à la femme, au pot jeté dans la rue, à la puanteur de nos peaux faites de dermes, de muscles, de tangible et de sang, et ce sang tourne, ce sang rance, ce sang transmis comme un relais collant qu'on enseigne malgré nous, pendant des vies entières, à bien transmettre, je suis là aussi.

L'énergie continue encore, plus loin puisque peut-être, mon moi initial est là, dans l'univers, se décrochant d'une étoile naissante ou mourante, d'une poussière éclatée d'un rocher, à l'état de plomb ou à l'état d'or, mon énergie est cosmique, elle contient en elle le tout et le petit, l'histoire de ma galaxie (comment ça se passe

ailleurs), elle contient tout, c'est-à-dire peut-être, là, nous sommes tels que la plante, parfaits. Peut-être aussi que mon rocher vient d'ailleurs, de vraiment ailleurs.

Mon épiderme n'est qu'une surface revisitée.

Les neutrinos me bombardent.

Et après la peau, il y a.

Qui vient de mon rocher?

Seule à la caisse. Seule au jardin à regarder l'arbre sans l'approcher de trop parce que les autres seuls. Seule à la transmission. Seule à tomber. Seule à me relever. Seule devant l'urne. Seule face au fouillis, à l'errance, à la précipitation. Seule à croire. Et puis une chose et la solitude se remue. Une chose comme bonjour, comme un sourire, comme une curiosité, comme une âme similaire et inquiète, similaire et tendue, seule parmi toutes, seule parmi moi, cette seule âme compte. Un frémissement dans les feuilles. Un corps qui se pousse pour laisser passer. Une main laisse une porte ouverte. Un chapeau tombe. Une verrue. Un entre-deux. Une démonstration. Une finitude. Le corps n'est pas liquide. Il bouge, tout bouge. La solitude n'est pas ce corps seul avec ses monstres parmi les autres monstres en corps. Le seul est peut-être ce deuil

de la vie à faire dès le début, la raison de tourner en rond inlassablement pendant des dizaines d'années, à savourer l'agencement des couleurs, à tenter d'en faire rimer, à tenter de retarder le tintement d'un glas, ou de faire taire les mensonges, le seul c'est peut-être cette quête du juste, d'une révélation qui fait tenir quelques temps, jusqu'au moment où seule, je dois en trouver une autre à me nourrir, où seule, je cherche folle les autres seuls et leur demande : qu'avez-vous trouvé, qu'avez-vous compris qui me fasse tenir. Avec tous vos enfants, avez-vous vaincu ? Mon seul est à moi, chacun le sien, et va avec ce qu'on laisse, va avec la trace et l'empreinte, va avec la joie, va avec le sable qui roule sous la mer et se mélange au reste, le seul est une paille dans un verre, un bouton manquant sur une chemise, un souvenir qu'on ne trouve plus et qui manque, un vague regret d'avoir été un jour, un peu moins seule que le reste.

Elle enlève tout. Depuis qu'elle a compris, elle enlève tout. Elle cherche encore dans sa pièce s'il reste là quelque chose d'inutile, un coussin, une lampe, une ampoule, un tissu qui sert de drap ou de plaid ou de serviette ou de torchon ou

d'étouffement, une arme sans doute. Les fenêtres, elle garde. Le sol, elle garde. Les murs, elle garde. Elle avait tout prévu pour deux. Elle avait rempli et laissé de la place. Elle avait prévu pour plus. Mais les invités ne viennent pas. Dans sa vie, on ne s'installe pas. Dans sa vie, on la contourne. Ou bien c'est elle. Bien sûr c'est elle. Elle ne veut plus posséder car elle n'a personne à qui léguer. Elle ne veut pas encombrer de ses choses les personnes qui sont déjà pleines. Elle ne veut pas voir comme elle l'a déjà vu, dehors, dans la rue, à la merci de n'importe qui, de n'importe quoi, et du vent et de l'eau, et des chiens et des rats, à la merci du rien, ses choses de sa vie. Elle ne veut pas de cette misère-là. Alors avant que tout soit ridiculisé, elle enlève. Ne garder que ce qu'elle peut porter.

Je vis la femme avec ses choses dehors, alignée comme une chose aussi avec elles, assise sur un fauteuil aux roues bloquées. Tout derrière elle était recouvert de couvertures, comme si elle cachait ses biens aux yeux de la rue qui du coup ne voyait pas tout alors que tout était dehors. On avait vidé son appartement sans doute, et elle, n'ayant nulle part où aller, et sans doute aussi fatiguée, avait décidé de tout laisser là et de vivre

à présent ici, devant les gens. Assise sur son fauteuil, elle regardait ses cartes à jouer qu'elle manipulait dans une règle connue d'elle seule, chaque jour elle faisait ça, riant de ses mauvais tours qu'elle se jouait. Elle avait ce sourire entre la lumière et la folie qu'ont ceux qui ont acquis une forme de liberté dans la détresse. Mais un jour, alors qu'elle tenait ses cartes en jouant ses jambes sur le fauteuil abîmé, le sourire disparut car le compte n'y était pas. Il manquait vraisemblablement une carte, et elle ne pouvait vivre sans une reine ou un deux, non, ça ne marchait plus alors, le château s'effondrait alors, et elle regarda derrière elle d'un œil inquiet, se demandant sans doute où était la perdue, comment la retrouver dans son chez elle sans le dévoiler aux intrus qui passaient tous les jours devant sa porte ouverte.

J'ose fort les aventures que je féconde, mais là, à croire que les autres osent trop, je n'ose plus. Ils arrivent fiers et bruyants, sans doute sont-ils comme moi à faire semblant, sans doute, mais ils ont l'air contents et bruyants. Moi ? À tâtons. Je vais un peu là et puis un peu là. Je voudrais prendre place pardon. Je dis mille choses que personne ne perçoit. Personne ne perçoit

personne. Il y a de moi un être visqueux qui rebondit, qui se colle aux portes et aux murs pour y chercher une meilleure place pour regarder et se faire voir. Se faire voir pour l'amour. Il y a de moi un être qui crie pour qu'on lui réponde « tu es comme nous, nous aussi on crie. » Je m'agite pour ne pas être engloutie dans le sol. Je m'agite pour me décoller de moi. Je m'agite pour chercher et creuser, la joie quelque part. Je m'agite pour être vue. À demi jamais.

« Elle aura eu une belle vie, non ? »... Comment peuvent-ils... osent-ils ça... « Avoir eu une belle vie »... Est-ce que ça veut dire qu'il y a matière à comparer ce qui n'est pas... absolument pas et jamais... comparable ? Est-ce qu'il faut que tout ça soit rempli et qu'on puisse montrer... c'est ça montrer... que quelque part, quelque chose a été réussi... accompli... réalisé... produit... Se rendent-ils compte, ceux qui disent ça, « une belle vie », de ce qu'ils achèvent... De ses envies sur lesquels elle a dû s'asseoir... parce que ces mêmes-là disaient que ça n'était pas pour elle... Et comme elle s'est redressée, a cherché quand même... a trouvé pensent-ils... non, elle n'a pas trouvé... Elle a déchiré les rêves peut-être, les a rendus laids pour qu'ils ne la tuent pas...qu'ils

soient sales pour qu'elle puisse les regarder sans rougir et avec dégoût... « Elle aura eu une belle vie, non ? »... non ?... qu'en savent-ils... de ses matins noués... du téléphone silencieux... des couverts de la cuisine qui ne servent plus... des pièces désespérément vides... du « qui va m'aider si... »... de cette solitude repoussée à cause d'un rendez-vous manqué et d'un autre rendez-vous manqué... Elle répétait que sa maison était trop grande... N'en ont-ils pas assez de parler. Bien sûr qu'ils se rassurent... bien sûr c'est ça... bien sûr qu'on ne leur en veut pas... seulement... « Elle aura eu une belle vie »... c'est facile, après coup, non ?... de penser qu'il n'y a pas eu de déchirure abyssale, qu'il n'y a pas eu de gouffre avec un pied tenté, qu'il n'y a pas eu de deuils, permanents... d'une vie qui aurait pu... « Elle a eu une vie »... oui... peut-être a-t-elle simplement traversé ?... Ça ne suffirait pas, traverser ?...

Puisqu'on parle de moi, je voudrais préciser. On parle de moi. Pas de lui, pas d'elle, pas de lui non plus. On parle de moi mais ce moi leur est inconnu. Il faut mettre du papier bulle autour de ces assiettes, il ne faudrait pas qu'elles cassent dans le carton. Et cette lampe à pétrole pourquoi personne ne la prend, avec les temps qui

courent, avec les menaces, avec l'électricité qui coûte cher, avec l'apocalypse, si, maintenant je sais, cette lampe à pétrole peut devenir un bien précieux. J'en sais des choses maintenant, des choses que je devinais mais que je mettais sous le tapis, j'ai beaucoup fait ça, sous le tapis. Un tracas, je gérais, mais le gros truc ? Non, sous le tapis. La grande maison vide ? Sous le tapis et je ne vis que dans une pièce. Ils voulaient me prendre quelqu'un pour faire le ménage, j'ai dit non, je peux, je ne suis pas grabataire, je peux faire, mais ça m'ennuie. Et là, le plus gros sous le tapis c'est ça : l'ennui. « Elle aura eu une belle vie » qu'ils ont dit au pot après la mise en terre. Au début peut-être, au milieu, je crois c'est passé trop vite, mais le dernier tiers, quel ennui. Quelle hâte j'avais. J'aurais dû faire un grand voyage et ne jamais revenir, mourir dans une jungle infestée d'insectes carnivores, mourir en Inde dans l'éboulement d'un temple amoureux, mourir sous les crocs d'un lion ou dans l'éboulement d'une grotte préhistorique, mourir égarée dans le labyrinthe du minotaure, ou desséchée encore au cœur du Sahara, en étoile sous les glaces de l'Antarctique, étranglée comme cette autre par l'écharpe trop longue qui se prend dans la roue de ma voiture, mourir dans

mon sommeil au bord de l'Himalaya ou même égarée dans des catacombes. Les nappes et les serviettes, ils ne vont pas garder tout de même ? Jetez tout ça, jetez tout. Pourvu qu'ils ne trouvent pas mon tiroir secret. J'attends et après je pars.

Lever le corps, de léger à lourd, de sol à plus haut, extension. Ça va vite autour, on téléphone ses rendez-vous, les épaules brusques frayent, les épaules dures claquent, le temps compte, le temps compte là aussi mais retournement lent du torse sur avenue lièvre, retournement lent du corps car la foule cache la route à prendre qui est, retournement lent de l'autre côté, entraperçue entre deux mâchoires cassées, deux mâchoires à croquer vite, et projection lente du corps dans cette nouvelle direction à prendre contre-courant, temps lent du corps contraint, maintenu non pas en arrière mais en dedans, lest à l'intérieur du corps identifié par ce seul, cette entorse, ce plomb, cet entre-deux où il se trouve, malaxé poreux, et qui retient, par dedans, avant de plonger dans cette autre route, retournement lent du corps encore qui livre son intention d'aller là-bas, après fendre le cours, après fendre l'écoulement fou de corps à rythmes, après fendre et interrompre le flot des autres, et

s'identifier seule, ici, nue de seul, nue à voir, pourtant pleins mais seule, et cet instant à figer la chevelure encore en mouvement, de gauche à droite, le visage flou de ralenti, et tandis que la foule devient masse, ce corps présent et flou devient net, ce corps présent et flou se contorsionne, tord, poignet défense, devient épaule aussi mais translucide, mais brouillé de temps pour passer au travers, et étiré, et même en plusieurs fois, se retrouve à l'embouchure, lesté de nouveau, entier, seul.

Du coup, j'hésite. Je vais connaître personne.

Du coup je sais plus. Parce que c'était pas du tout ce qu'on s'était dit.

Du coup on fait quoi ? On y va ? Non? Tu me fais douter.

Du coup j'y suis allée, je me suis forcée parce que vraiment, j'avais pas envie, mais si je m'écoute, je fais plus rien, alors je me suis forcée. J'étais un peu tendue. Je crois que ça s'est vu.

Du coup, treize heures ou treize heurestrente ?

Du coup tu viens ? Ça me ferait plaisir que tu viennes et que tu ne trouves pas mieux à faire.

Du coup, il va se passer quoi ? On attend ou on change le rendez-vous ?

Du coup c'est quoi les prochaines étapes ? Je croyais que la chimio c'était que deux heures, il va y rester toute la nuit ?

Du coup ça veut dire qu'on se retrouve là-bas directement ? J'ai peur de me perdre si j'y vais toute seule.

Du coup j'apporte quelque chose ou je viens sans rien ? Ça me gêne d'arriver sans rien quand même. J'apporte une fleur. En même temps, les fleurs coupées, je ne peux pas. T'es vraiment devenue... Je sais. Du coup ?

Du coup je t'attends. Je suis devant la fontaine. Je suis égarée devant la fontaine. Il y a des pierres et il y a moi.

Du coup je ne sais plus. Je suis fatiguée je crois.

Du coup je vais rester là. Un peu au soleil. Un peu près de l'eau. Un peu à rien faire. Parce que j'ai froid.

Si le chat de la cour se reflétait sur mon mur, il aurait la forme d'un loup. Le pigeon saisit les dernières lueurs du jour sur le coin droit de la rambarde de la fenêtre, fidèle épieur et observateur de mes activités. Ils sont sombres en face, les habitants aux fenêtres fermées, ne laissant rien de leurs lumières qu'un rai

s'allumant bleu et s'éteignant à reprise, chez eux, et donc chez moi. Ma lumière est encore faible. Elle ne varie pas. C'est dehors qui lui donne son intensité. C'est la nuit qui m'éclaire. C'est la nuit qui illumine le nécessaire. Qui oublie les fissures du plafond qui craque, qui oublie la petitesse de la pièce qui au fil des années, semble se rétrécir alors que je ne cesse de faire de la place, qui oublie le grandiose et m'offre le restreint, pour m'obliger là, à puiser le nécessaire. Ma lumière me focalise. À rebond sur mon temps. Le loup sur mon mur me fait courir et m'oblige à aller là, au chaud des images rêvées, me réfugier dans mon abri, quitter enfin l'ombre et ce qu'elle représente des hostiles.

Je vis au bout de la route herbue un dos de caravane. Le lieu était censé être abandonné et d'ailleurs il l'était presque : goudron vermoulu, herbes hautes, peintures écaillées des jeux immobiles. Inertie d'un ancien parc d'attraction fermé, il faisait zoo aussi, les gérants ne prenaient pas assez soin des animaux, on leur a dit stop, on leur a dit non, ils ont fermé alors, mais que faire de ce grand huit, de la roue, des balançoires géantes, du tube aquatique, que faire de ça ? Rien. Rien alors que le temps pris sur le

temps, et je venais pour ça. Pour ce rien à photographe. Mais ce fond de caravane au bout de la route herbue disait que ce lieu n'était finalement pas désert. Et si un chien méchant débarquait, aux crocs bavants, un chien affamé survivant de ces maltraitants d'avant ? Je pris alors une route plus à l'écart, photo d'un jeu au sol, rouge passé, recouvert d'herbe, j'étais venue pour ça, et tandis que je passais devant un enclos, me sentant à l'abri et à couvert, un âne apparut, sortant de la cabane en bois. L'âne ne me quittait pas des yeux, me regardait comme une chose étrange, une pluie en plein soleil, une attraction vivante dans ces mannequins morts, et tandis que ma pellicule se terminait et se rembobinait avec grand bruit, l'âne prit peur et se mit à braire, réveillant l'abandon, ressuscitant, et moi je disais chut, et l'âne brayait plus fort, réveillant un chien forcément atroce au loin, qui se mit à aboyer. Sans prise aucune sur le lieu qui se réveillait, je partis en courant pour ne me faire mordre par personne.

Je vis la même voiture revenir. J'étais partie de bonne heure, j'étais entre deux villes inconnues du Gers, personne devant, personne derrière dans ma marche, personne à attendre ou rattraper, sans même un canif pour me défendre.

J'avais mes bâtons, je m'étais dit ça, un bâton de marche, ça peut faire mal si je m'en sers bien. Je pouvais courir aussi. Et cette voiture, je l'avais vue une première fois, elle roulait lentement, ça m'avait alertée, elle roulait lentement, c'était une sorte de 405 ancienne, gris moche. Tous ces indices me disaient que j'avais affaire à un ou plusieurs prédateurs, à la recherche d'une pèlerine à embarquer dans leur voiture dégueulasse. Ils étaient partis en trombe, sans raison apparente. Je m'étais sentie soulagée. Et quelques minutes après, au détour d'un virage, je revis la voiture un peu plus loin sur ma gauche, avancer très lentement et se garer, presque au même moment que ma sortie de virage. Comme si la voiture connaissait l'endroit par cœur, ils font ça les prédateurs, ils connaissent les lieux, ils repèrent, comme si la voiture m'avait vue et s'arrêtait pour moi. Toujours personne devant et toujours personne derrière. Je pouvais faire mal avec mon bâton sur la voiture, un coup de rage et d'adrénaline, j'aurais pu faire mal. C'était ça que je me martelais, avec mes tempes et mon cœur à contre-rythme. Et tandis que j'avançais plus que fébrile, la voiture redémarra en fracas de bruit et de poussière.

Je vis la voiture revenir. Avant de la voir, je l'entendis. J'attendais depuis plusieurs heures, imaginant ce que serait à présent mon avenir. J'imaginai une autre moi et l'image serait celle-là, un corps suspendu dans l'attente, les yeux grand ouverts, les muscles tendus, les oreilles sourdes, le coeur rapide, les paumes faussement posées sur les genoux puis sur le matelas parce que c'est la nuit à présent, elle reviendra a-t-on dit. Elle revint. Mes paupières se fermèrent. Pas de soulagement, non. Parce que le drame était qu'elle revienne, au lieu de périr ailleurs ou de se perdre, au lieu de prendre la direction d'une ville lointaine. Mon autre moi attendrait. Je devais trouver une autre manière de sortir de ma cage, sans l'aide du destin qui n'était pas mon ami. Et tandis que la voiture se garait, mon inquiétude se réinstallait dans son endroit favori, ventral, en rond, fatiguée d'avoir veillé si tard.

Ville : inconnue. Mais ville : immeubles, entrées, sorties, densité, passants, voitures, reflets. L'agitation de la ville contraste avec la lenteur et le presque figé du café. Le café du dehors. Le café du dedans. Deux femmes, une jeune, une vieille.

Il y a les rides, il y a les regards.

Les rides surtout sur le visage de la femme âgée. Là, elle ouvre la bouche pour parler mais ne parle pas.

L'autre femme, la jeune, demande.

C'est de la poussière entre elles.

Oui, de la poussière.

Le garçon de café arrive.

Elle regarde les aiguilles.

Laquelle ?

Les deux, elles ne veulent pas être là.

Elle tapote ses doigts jaunis sur la table, elle veut fumer.

Elle veut partir.

Bien sûr, c'est ce qu'elles veulent toutes les deux.

Peut-être que le café n'est pas le meilleur endroit.

Mer grise. Plage déserte sauf un promeneur avec un chien qui court. Chemin de bord, chemin qui longe, quelques personnes mais des ombres. Le vent est fort, il pousserait les corps à se rapprocher pour s'entendre sinon ça ne servirait à rien.

Il y en a qu'une qui viendrait.

Oui, l'autre trouverait ça trop intime. Il n'y a pas de route pour s'échapper. Il faudrait faire autre chose que venir.

Route abîmée. Façade d'immeuble abîmée. Porte abîmée.

L'autre n'ouvrirait pas.

Non, elle serait là, derrière sa fenêtre, mais elle n'ouvrirait pas.

Café de nouveau.

Il y a de l'artifice sur son visage, non pas le maquillage mais autre chose, une ride mal placée qui, quand elle tourne et se retourne, semble avoir migré un peu plus bas ou un peu plus haut, en tout cas n'est plus exactement au même endroit. Sa bouche tremble un peu quand elle regarde l'heure accrochée au mur. Les aiguilles

avancent, au rythme de cette ride qui s'agrandit au point de devenir crevasse.

Elle ne veut pas être là. Elle ne bouge pas, fixée presque sur son siège, fixée presque pour être un objet, une colonne à côté de leur table, une plante verte dans un pot qui ne voit la lumière que très peu, en fin de matinée quand il n'y a personne devant la vitre. Elle regarde un point fixe derrière le visage à ride, ne regarde pas dans les yeux sinon il y aurait un torrent, et sans doute la terre se noierait. Elle fait comme si elle n'était pas là, à regarder machine, à sortir mécanique quelques mots d'une bouche qui est la sienne mais qui s'est détachée d'elle, automate.

Elle tapote ses vieux doigts jaunis sur la table. Deux petits coups secs. Elle veut fumer, elle veut l'addition, elle veut partir, elle veut attirer l'attention, elle veut quelque chose, en tapotant comme ça et en la faisant sursauter. Elle dit son pouvoir encore, là, en tapotant, en rappelant qu'elle peut frapper encore. Qu'elle en a cette force. Et ce désamour. En face, elle se raidit dans sa raideur. Ce sera la dernière fois.

La ride devient un rictus nerveux au coin de la bouche déformée. Le silence est glaçant. Les aiguilles sont tombées de froid. La plante a soif.

Elle veut le jour. La table agonise de rancœur et de dégoût.

Café, plus tard. D'autres personnes peut-être. Ou bien vide, oui vide. Elles sont parties. Il ne reste que leurs chaises vides et les cafés froids qu'elles n'ont pas bus.

Là.

Là.

Je n'ai qu'une photo de toi. En robe quelque part. Si je ne te connaissais pas et si je voulais te parler je dirais que tu es trop maigre. Les os se comptent. Ils sont les symptômes physiques d'une maladie mentale, c'est ce que dit le sourire de travers, le sourire tremblant et coupé en deux. Une moitié de sourire pour faire joli, une autre moitié terrifiante, tirée vers le bas. Tu es entourée cependant de ce qui semble être ta famille. Elle non plus ne sourit pas, contaminée. Ça a l'air beau autour. Il a l'air de faire chaud. Mais le trio cimente. Il leste l'air chaud et paisible d'un Sud. Il rend les palmiers dangereux. Tu es là sans l'être, spectre qui avale la vie autour sans arriver à la garder. Il y a pourtant une moitié de sourire pour faire joli. Une famille qui sourit

devant un palmier. C'est terrible. Parce que quand on sait, on ne voit que ça.

On voudrait gratter sec

maigre

contagieux

maternel

hérité

disparue

une seule photo.

Ce n'est pas une dispute mais ça en a l'air parce que les voix s'échauffent et s'accélèrent. C'est à qui aura raison autour de la table où le vin coule dans les verres, où le pain se déchire en morceaux, où le couteau racle dans le plat la part de tarte servie dans l'assiette. Une fourchette tombe sans bruit d'abord sur le tapis, puis rebondit sur le carrelage. Quelqu'un râle. Il cherche ses mots pour parler, pourtant des mots simples, quand il veut dire ça sort lentement, mais ça sort, et de toute façon, les autres n'ont pas raison. La cloche de la caravane du voisin tinte avec le vent. Un insecte se colle à la vitre. Le four sonne, il n'est plus chaud à présent. Le frigo se met en route pour refroidir encore. La chaise se recule, sans bruit d'abord, toujours à cause du tapis. Du vin encore. Des rires, et ça s'échauffe. Il

faut augmenter le son de la télé. Manger avec les bruits de la guerre. Manger devant les gens qui ne mangent pas et qui ont tout perdu. Les insectes cognent contre la vitre, attirés par la lumière. Les bouches mâchent et déglutissent. Ces coups de mâchoires à viande. Tiens, voilà qu'il ne répond pas à la question, tiens, voilà qu'il coupe la parole, tiens, voilà qu'il bégaye et qu'il parle plus fort. Et quand elle, une autre elle, veut parler, il augmente le son de la télé pour écouter les informations, et tandis qu'elle essaie de prouver ce qu'elle dit, qu'elle le dit avec force, qu'elle argumente, elle le regarde mais lui n'est plus là, il est dans la télé, absorbé par quelque chose de plus important. Et puis il mange. Et puis comme ça, alors qu'elle est en train de dire sa chose importante, il regarde un autre et change de sujet, et change de voix, il prend sa voix pour plaire. Bruit du culot de la bouteille sur la nappe. Voix dramatique du journaliste. Bruits sourds des ventres et des gorges fermées. Bruit de la paume de la main qui ramasse les miettes de pain sur la table. Le papier défait du camembert. Opercule du yaourt qui se détache. Vibration d'un téléphone. Voix silencieuses à présent, écorchées. Elle, encore une autre elle, une qui a déserté cette table depuis vingt-cinq ans, vide

son cendrier dans son assiette en le faisant
claquer.

La voisine a écrit : « est-ce quelqu'un songe à vendre son appartement au cours de l'année ? »
Au cours de l'année. Où vais-je habiter alors.

Habiter. Être là. Dans un lieu avec une adresse à laquelle on peut écrire et recevoir.

Qu'est-ce que tu habites. Ta fenêtre, sur l'autre fenêtre, et en haut, un coin de ciel bleu. Habiter là pleinement.

Habiter en peut-être. Habiter provisoirement pour la vie puisque nous quitterons forcément. Habiter en laissant quoi. Habiter pour plus tard.

Habiter moyen. Habiter de peu. Habiter vraiment. Dans tes bras. J'habite là évidemment.

Ne plus déménager. Poser ses valises. Sa valise. La valise aussi est-elle de trop. Poser ses épaules. Poser son corps. Débarquer. Disséminer des choses à soi pour que le lieu respire soi. Les chiens pissent. On dissémine. Notre territoire.

À l'intérieur de l'habitat, construire un nouvel habitat personnel. Une pièce secrète appelée barbe bleue. S'il te plaît n'entre pas.

Habiter à clés. Il faut pour entrer, une permission.

Habiter la rue transparente. Habiter le vaporeux.

Habiter le lieu où on se ressent. Habiter pour rien. Habiter vivant.

Habiter décidément.

Ça commence par l'ouverture du rideau de fer dans la cour. Ils sont deux à récupérer les cageots de fruits qu'ils mettent sur un diable. Ils sortent de la cour, ils passent le couloir, ils sortent dans la rue. La circulation est coupée, on refait la route, on agrandit les trottoirs, ça râle. Bruit principal des travaux : marteau piqueur géant qui pique le goudron. Le diable va jusqu'au métro et déballe ses fruits. Derrière le métro, longue avenue de Flandres qui va de Pantin à Stalingrad, avenue polymorphe. Un homme a dit, non loin de cette rue : « je suis descendu à Réaumur et c'était normal, les gens étaient normaux, c'était normal quoi. Ici c'est... » Ici c'est chez moi. Plus loin que le métro et au-delà de l'avenue, c'est l'eau. De la Villette à République. Une Seine qu'on tente d'assainir, il y a des endroits où ça bout, qu'ont-ils mis dedans pour que ça fasse ça, et flottent : sacs plastiques, canettes, poubelles, algues. Ce n'est pas là qu'elles, les femmes politiques, se sont baignées.

Des flics passent, regardent et disent : « moi je me baignerai pas ». À la Villette, il y a une installation avec des panneaux Slovénie et South Africa. Paris 2024 est partout. Paris fête les jeux. Paris fête, Paris coince. Sa Seine bout. Plus haut, les Buttes Chaumont. Plus haut encore, Belleville et sa vue sur tout Paris, tour Eiffel et tour de Jussieu. La flamme olympique passe là, rubalise. Et ça descend. Ce n'est plus le même quartier, ici c'est Jourdain, c'est Pyrénées, c'est les chics, c'est les autres, c'est les normaux de l'autre, les Parisiens qui ont toujours le meilleur maraîcher, le meilleur fromager, qui courent en espadrille avec la poussette derrière l'aînée qui est en trottinette et s'en fout des voitures. Et doudou tombe. Ici, c'est Paris qu'on retrouve à Oléron et à l'île de Ré. C'est le Paris qui part en vacances. Surtout pendant 2024, et bien sûr, ils ont loué leur appartement trop petit une petite fortune. Plus bas, le Belleville chinois. Encore après, Ménilmontant et le père Lachaise, jusqu'à Nation que ça va. À Nation la grande place, les entrées de métro. Et devant, étalage de fruits sur des tréteaux. Sous les tréteaux, les cartons qu'on a transportés jusque-là avec un diable et dedans les fruits récupérés dans la cour d'un immeuble derrière le rideau de fer d'une laverie

désaffectée. La propriétaire dit qu'elle n'est pas au courant qu'on stocke des fruits qui sentent le pourri dans sa laverie. Pourtant ils ont le badge, pourtant on ne la croit pas. D'aucuns disent que c'est fait sous le manteau tout ça, parce que la mère de la nouvelle propriétaire vit à Hong Kong, et que sa mère, c'est la mafia..

Nous sommes en banlieue de Chaville. On se plaint : c'est loin, on part trop tôt, on devrait être défrayés, c'est trois heures de transport par jour, pourquoi on tourne si loin? Tout ça pour filmer une maison de banlieue, et puis une rue, et puis une autre. La journée est chargée. On n'a le temps de rien. Il faut rentrer les plans, rentrer les séquences. On répète, on tourne, on répète, on tourne. On filme l'histoire d'un homme qui a la trentaine, qui vit chez sa mère et qui ne fait pas grand-chose de ses journées. On filme un homme enfant. Dans un pavillon de banlieue à Chaville. Entouré de plantes grasses. Et c'est l'été indien. On est l'hiver dans l'histoire, le comédien négocie d'enlever un peu l'écharpe, un peu le bonnet. Entre les prises, il enlève les gants et la doudoune. Entre les prises, on discute. On ajuste le cadre. On vérifie le dialogue. On attend qu'un avion passe pour continuer. Le perchman prend

des photos. On discute parfois d'autre chose. La fatigue nous rend lents. Mais c'est calme la banlieue pavillonnaire de Chaville. Ça repose. Ça endort. On ronfle. On dépasse parce qu'on est lents sur cette fin d'après-midi. On prend une heure, une heure trente. Les corps commencent à avoir froid. La journée a filé. Elle n'a rien que de très banal. Arrivés tôt nous partons tard. Il fait nuit à présent. Fin de journée. On reballe. On revient là demain, alors pas besoin de ranger dans les camions, on range dans le décor, vite, car il faut une heure trente pour rentrer. Le directeur de production propose d'emmener des gens en voiture pour rentrer plus vite. Nous allumons nos téléphones. Nous recevons tous les mêmes messages nous demandant si nous sommes en vie. Et alors que nous apprenons les drames du stade, des terrasses, du Bataclan, nous rougissons de notre nonchalance, nous rougissons de n'avoir pas su avant, nous rougissons de ce que nous râ lions. Nous emportons de la banlieue de Chaville la douleur d'être si loin du vrai, l'inquiétude d'être sans nouvelles de ceux qui sont peut-être là-bas, nous sommes silencieux et rivés aux téléphones. Nous disons que nous sommes en vie. Demain nous reviendrons en banlieue pavillonnaire de

Chaville filmer un homme-enfant qui vit chez sa mère et ne fait rien de ses journées. Demain dans les transports nous nous regarderons dans ce silence si particulier d'après attentat, un silence atterré, un silence plein et étouffant où tout le monde se regarde avec la même peine. Nous sortirons nos affaires et nous ferons comme d'habitude, nous répèterons et nous tournerons. Demain cependant, l'assistant caméra dira : mon ami va bien, il n'a pris qu'une balle dans le bras. Demain cependant, la maquilleuse se fera remplacer car elle a perdu beaucoup d'amis au Bataclan.

Je n'avais aucune raison d'aller là-bas dans un premier temps, c'était contre mes habitudes absolument, contre mon temps aussi, ça rallongeait, et après coup, ce n'était pas la seule raison puisque j'étais sortie trois quarts d'heure avant la fin, le générique tout de même, et il faisait tellement beau, c'est d'ailleurs peut-être pour ça, parce qu'il faisait beau que j'ai pris cette route que jamais sinon je n'aurais prise, s'il avait plu non, je ne l'aurais pas prise, mais s'il avait plu, rien de tout ça ne se serait passé, il aurait fallu qu'il pleuve beaucoup, que ce soit un torrent de pluie pour éteindre ce qui était en

train de commencer, là, tandis que je sors, qu'il fait beau, et que je descends le boulevard au lieu de passer par le chemin le plus court pour aller prendre quelque métro ou quelque route moins bondée, avec moins de pauvres qui sollicitent crûment, avec moins de foule aux pas discontinus, avec moins de bruits, mais je descends le boulevard comme si c'était évident que je devais descendre là, maintenant, à cette heure précise, il est presque seize heures, il fait si beau et si chaud que le soleil brûle les feuilles des arbres, et les feuilles cendres, ça sent le brûlé de plus en plus, le goudron sans doute, et les semelles caoutchouc fondent, les sacs plastiques fondent, les peaux brûlent, du moins en odeur, je descends toujours, vers le brûlé qui m'appelle, j'arrive, ils n'étaient que quatre au départ devant la fontaine, à tendre leurs téléphones devant la cathédrale du haut de laquelle s'échappe de la fumée, il y a le feu, quelqu'un a appelé les pompiers on demande, il faut éteindre le feu au plus vite, il y a peut-être encore des gens dedans, il n'est peut-être pas encore trop tard, ce n'est pas un spectacle, il ne faut pas regarder, si c'est un spectacle, déchirant quoi qu'on en dise, devant lequel toute notre impuissance s'enflamme aussi, et là, spectatrice inattendue d'un incendie

extraordinaire, je finis par récolter, après trois heures hypnotiques à regarder la petite fumée beige devenir fumée épaisse, blanche, puis rouge, à voir les flammes grandir pour envelopper encore plus parce qu'elles n'enserrent pas assez, je récolte sur mon écharpe quelques cendres du bois de la toiture qui achèvent de se consumer là, sur moi, et je comprends alors que je devais voir Notre Dame brûler.

Elle le racontera sans aucune nostalgie pendant le premier quart. En énumérant les faits: le temps, le nombre, les rues, la propreté, la senteur, les horaires dont elle se souvient précisément, l'ambiance générale d'un jour de semaine à Paris, quartier de l'Odéon. Un carrefour. Ça passe. En carré. Un carrefour n'est fait que pour amener ailleurs. Elle parle d'ailleurs longtemps de la signification du carrefour alors que jusque-là, ça n'a qu'un rôle minime dans l'histoire. Mais après-coup, c'est peut-être cette histoire de carrefour qui a tout déclenché, puisque c'est ce carrefour qui lui a donné la possibilité de prendre un chemin différent. Elle va parler du film, cette dernière partie qui ne se joue qu'à l'Odéon, ce film

argentin de quatorze heures dont elle dira, à posteriori, qu'elle l'a vu trois fois en entier.

C'était peuplé c'est à présent désert Comme si la nuit laissait une place Comme si la nuit remplaçait un public par un autre plus mince plus bruyant plus exigeant plus fantomatique plus imprévisible aussi dans les recoins non éclairés d'une rue masquée La journée grouille d'habitues qui courent et de touristes qui flânent Les coins sombres sont des coins denses Il est possible de se frayer un chemin partout pour aller de là à là Quand la nuit est tombée depuis longtemps on ne va pas de là à là On refait les trajets On suit une lumière artificielle qui porte les ombres dramatiques vers des destins dangereux Notre Dame n'est plus éclairée elle est devenue misérable et famélique à contourner dans un dédale de panneaux expliquant l'histoire les origines le funeste les trésors les ombres de tous les autres les vivants et les morts ensemble Je n'ai plus mes repères et je me perds dans ce public mince et encombrant et j'entends des voix par-dessus les panneaux ou à travers ou venant de dedans Des voix d'ailleurs Des voix précises amenées par mon brouillard Et l'Hôtel Dieu Et il y a un point noir au cœur de Paris Je suis le point

noir que n'éclaire pas le lampadaire Je passe à
côté sans voir l'église morte Je passe à côté pour
rien Comme une tombe éventrée que j'enjambe
parce que la mort. On dort.

Salle treize. Autour des manettes, tout le monde est penché. Il y a bien sûr, les habitués. La femme à la barrette avec son imper bleu et son visage fermé, toujours. L'homme brun aux cheveux bouclés qui achète les tableaux, qui a une boutique aux puces de St Ouen, comme beaucoup d'acheteurs de Drouot. J'ai entendu son nom puisque tout le monde le connaît : Chauday. Chauday arrache les objets des mains des autres pour les regarder. Autour des manettes, ces caisses fourre-tout mises à prix dix euros, on ne s'embarrasse pas de politesse. Jamais d'ailleurs, mais là encore moins. Il y a aussi le vieil inélégant au chapeau qui achète les caisses de livres, toujours les livres et les revues. Il est habillé avec soin mais mâche son chewing-gum bouche ouverte, ce qui lui agrandit sa mâchoire émaciée. Baba est tranquillement assis, ne se lève que rarement, il est vieux, fatigué. Il achète quand ce n'est pas cher. Quand personne ne veut la manette ou le lot, le commissaire-priseur demande en général à Baba, « Baba ? » Souvent Baba fait oui de la tête et rit en faisant

un geste de la main désinvolte : je saurai bien en faire quelque chose, à ce prix-là vraiment je m'en fous, après tout. Il rit en prenant son ticket. Alors que d'autres ne sourient jamais. Comme le militaire qui est sur le côté, à parler fort avec un petit à casquette que je n'ai jamais vu acheter mais qui achète. Le militaire lui dit « j'ai fait une folie », en hochant la tête dépité. Il est hautain. L'hiver, il porte un imper en cuir noir et fait racler ses chaussures par terre. L'hiver, il ressemble à un nazi. Il est un cliché. Quand il y a eu les beaux jours, on l'a vu arriver avec un chapeau de paille, une chemise fuchsia et des tongs vertes qu'il faisait racler aussi. Quitte à ce que les autres ne voient pas les lots, il n'a pas enlevé son chapeau de la journée. Quand un lot est présenté et que ça ne l'intéresse pas, il se retourne – il est toujours assis au premier rang – et regarde les autres sans sourire. Aujourd'hui, il n'a pas son chapeau de paille, il est en vareuse, en militaire. Le casque bleu arrive, vient glisser un mot au crieur qui tente d'empêcher les acheteurs de trop se repartir à la tribune. Le casque bleu est un acheteur de tableaux, il fait des ventes en anglais au téléphone à travers son casque. Il porte des verres teintés et a un léger accent. Lui aussi, tout le monde le connaît. Il

n'hésite pas à enchérir beaucoup quand ça lui plaît, et quand, contre lui, on enchérit encore, il ponctue les annonces d'un « oh merde ». Il ressort de la salle en jetant un œil amusé aux manettes et en saluant le preneur à l'oignon qui regarde à moitié penché, avec son sac à dos sur l'épaule et son air niais. Le preneur à l'oignon est tout le temps là. La première fois que je l'ai vu, il s'est assis à côté de moi, il sentait l'oignon. Souvent, il joue sur son téléphone en écoutant les prix monter. « Quarante, allons, vivement, on a trois cents lots derrière, quarante les deux manettes, Baba ? » Baba fait non de la tête, c'est du cristal, le cristal il achète rarement. Il aime les vases, l'argenterie, les flacons de parfum, les batteries de cuisine, la vaisselle en général, les porte-parapluies et les objets insolites et pas chers. « Il y a du Baccarat là-dedans, précise le crieur, pour quarante euros, regardez tout ce que vous avez ! » Du Baccarat j'en ai plein, entend-on. Un homme avance d'un pas décidé vers le Baccarat pour le regarder de plus près. « Et vous monsieur qui regardez ? » Il laisse planer le suspense le monsieur qui regarde, mais tout le monde sait, même moi qui viens souvent mais depuis peu, je sais que cet homme ne prendra pas. Il est frileux. Ce n'est pas l'acheteur qui

prend sur un coup de tête, il laisse passer les choses. Il fume la pipe et porte des lunettes à montures roses. Il est en bermuda et chaussures marron de ville. Il reste deux manettes vendues ensemble, avec quarante Pléiade et la Comédie Humaine en vingt volumes, vieille édition, gros livres. « Cent euros les deux manettes, c'est donné ça, ça vaut mieux, cent j'ai preneur bien sûr, cent-vingt, cent-cinquante, cent-quatre-vingt à gauche, deux cent, deux cent vingt, cinquante, quatre-vingt, trois cent sur le live... » L'inélegant au chapeau enchérit sur les Pléiade, Baba attend patiemment que ça se termine, Chauday lorgne les tableaux qui seront vendus juste après et qui sont encore exposés sur la cimaise, le militaire regarde tout le monde en parlant fort, la femme à la barrette épie, le preneur à l'oignon profite que quelqu'un se lève pour prendre sa place – il restera assis au moins deux heures – le collectionneur timide regarde fébrilement le catalogue. Les Pléiade partent à mille deux cents euros. Fin des manettes.

C'est dans les choses. Elle ne peut pas faire comme si une chaise usée n'était qu'une chaise usée. Il y a eu, à un moment, une personne qui s'est assise dessus, y a ri, y a pleuré, y a vécu. La

chaise a sa mémoire, comme le miroir sur lequel il y a encore la poussière, sur lequel il y a encore les empreintes de celui ou celle qui s'est barré le visage de honte, de peine, de dégoût, d'effroi. L'écho des voix sont dans les armoires. L'écho des rêves sont sur les tables rayées et l'écrasement des livres, c'est parce qu'il y a eu des gourmands qui les ont entassés. Même les bijoux jamais portés, qui attendent dans une boîte de velours fermée, ceux-là qui n'ont jamais vu le jour, ont l'âme manufacturée. Ils connaissent le silence mieux que personne. Nos âmes sont leur spectacle. Nos mains sont leur chenil.

Salle treize. Accoudé à la cimaise de gauche, devant son caddie, l'homme regarde les objets déjà étiquetés qui seraient à lui s'il avait eu assez d'argent ou simplement osé. Quand il se décide, c'est souvent que le marteau est déjà tombé. Seraient à lui les cadres alignés les uns devant les autres, dorures sur dorures, cadres ronds et ovales, cadres en rectangle, cadres poussières avec traces de doigts, les appliques avec des manques signalés, deux paires, des gouaches avec Venise peinte, Venise serait à lui, et les huiles aussi, des accidents signalés, même plus,

des trous dans une toile que personne n'a pris le temps de cacher, ici c'est en l'état et c'est quatre-vingt lots à l'heure. Après les huiles, les vitrines, avec les camées, les briquets, les boîtes à gants en argent, des pistolets même qui ne tirent plus mais qui sont des pistolets, il serait criminel en possédant ça, dans la vitrine encore un sac plastique plein de bijoux fantaisies, il y a de l'or là-dedans, cet or serait sien, des mèches de cheveux d'enfants morts dans des cadres en verre, un ossuaire, un retable préemption musée du Louvre, des statuettes en bois, en bronze, des religieuses et on s'extasie plus loin, sur une famille de canards de Fremiet. Il serait possible de posséder tout ça, dans ses yeux la gourmandise. Derrière la tribune, empilement de commodes, de tables de jeux, marquetées et non marquetées, bureaux, petites et grandes tables, du Louis XVI, du Charles X, bergères Louis XV. Seraient à lui s'il avait la place et pouvait transporter. Seraient à lui si ça n'était déjà à profusion. Sur la cimaise de gauche, grande huile avec un Christ triste, serait un Christ en rire pourquoi pas, mais Christ triste reflété dans le miroir d'en face triste, trop, et puis posés le long de la cimaise rouge moquette, des vases de Chine, des vases de Sèvres, des vases Médicis,

des vases en jade et en cristal, des potiches, des lampes électrifiées, des lampes bouillotes, le tout sans ampoules, et puis des mannequins avec des vêtements fragiles, des cartons à dessin avec des estampes, et au bout, une grande bibliothèque vitrée contenant une vie entière de collection de timbres, ouverte au tout venant, devant laquelle l'homme au caddie arrache méticuleusement les timbres qui l'intéressent. S'agirait de sortir vainqueur de la vitre et de son reflet. S'agirait de gagner quelque chose.

Salle treize sans lumière sinon celle artificielle des rectangles de verres, sinon celle sombre des tapis graves et des corps penchés. Une voix chargée, une voix légère, clé dans la serrure, objets précieux, ouverture de la vitrine, le temps s'ouvre, âge de la vitrine, âge de l'objet, mains habiles déshabillent le voile de protection, offrent à nu à l'autre, paume sur la couleur et la texture, transfert des peaux, des pores, transfert de l'histoire de l'un vers l'histoire de l'autre, premier contact passionné ou déçu ou les deux, poussière. Glissement des pas au sol, visages proches des choses, yeux plissés en experts, soupirs et contentements, feuilletage fébrile du catalogue exhaustif aux descriptions simples :

huile sur bois, huile sur toile d'après, école française, hongroise, italienne, rare cartel, potiches époque, vase en cloisonné, table marquetée Louis XV on signale des manques, armoire chêne, descriptions succinctes, loin du temps aller vite, quatre heures pour tout vendre, vendre toute la vie de celui qui a tout acheté, revendre ce qui lui a appartenu momentanément, collection chérie, ameublement obligé d'un espace vide qu'il n'a pas pu laisser vide, ardeur de l'achat et du plein, bousculer les choses pour être conscrit et ne pas se perdre chez soi dans un espace trop vide, le vide aspirant, provocateur, le vide vampire d'une faille béante qui s'élargit si dessus il n'y a pas l'armoire chêne, les potiches épaisses, l'imposant bureau marqueté aux tiroirs pleins de lettres blanches à en-têtes, enveloppes blanches vides d'adresses à qui poster. Salle treize d'une file à l'affût, d'une chaîne qui se suit, quelques minutes suffisent, arythmie des pas concernés, je veux je veux pas, en guise de correspondance des rires des habitudes, chez eux bientôt, cette chose convoitée acquise, admirée pour longtemps, beauté au-dessus de la faille.

Tony est le crieur. Tony est le meilleur. Une gousse d'ail de Jeannette Leroy morte en 2020, estimée cinq-dix euros, adjudgée quatre cents euros. Autre mine de plomb de Jeannette Leroy, des torchons. Faut aller plus vite, ça fait deux fois, sinon il faut venir en salle. Adjugé.

Paquet express, trois cent vingt, cinquante, quatre-vingt, quatre cent. Merci monsieur, quatre-vingts, six cents. Estimé vingt, quarante euros, adjudgé après trois fois six cent vingt. Même personne. Feuille de salade. Quatre-vingts. La main froissant un papier. La corbeille de fruits. Monsieur ? Le monsieur assis appuyé sur un parapluie demande à sa femme si elle en veut avant de répondre. Un homme en imper enchérit de la main droite. Il faut éteindre le haut-parleur du téléphone. On est à quel numéro ? Le militaire arrive, c'était lui dans le haut-parleur du téléphone, il vient discuter avec l'homme disputé. Il lui parle d'une échelle de grenier plus belle que ça. Tony demande au militaire de sortir discuter dehors. Désolé on entend que toi. Ils ne partent pas. Adjugé.

Tous les trois je peux vous dire c'est balèze et en plus vous avez pas mis d'enchères, Tony s'agace. Est-ce que quelqu'un couvre l'enchère de deux cents ? Deux cents c'est bien vu ? Une fois,

deux fois, trois fois, j'adjuge. L'artiste n'est pas mort? S'il n'est pas mort? Il a envoyé un message à Tony pour le prévenir que son œuvre était signée et que d'ailleurs il signait toutes ses œuvres. C'est pas un accoudoir monsieur, c'est un petit meuble. La cuche de Kvapil entre, toujours avec son sourire, moitié illuminé, moitié perché, moitié folie. La cuche c'est parce qu'il porte une queue de cheval, Kvapil c'est parce qu'il a acheté pour quelqu'un d'autre une toile du belge Kvapil pour cinquante-trois mille euros, record mondial pour cet artiste. Soixante-dix oui, c'est à vous. Adjugé. Elle veut garder, elle garde. Elle est allemande. Do you want it? Remarqué un vieil homme en costard, quatre-vingts ans, cheveux ras, baskets bleu marine, casquette à l'envers avec le drapeau britannique. On ne vend plus à présent que des médailles et des insignes. Vous vendez que des BCCP. Oui. Chasseurs alpins. Vous avez le mannequin. Quelques accessoires d'origine dessus. Deux casques modèle 1914, acier, reliques du champ de bataille. Ça mérite mieux. Quarante euros. C'est très sympa. Si, c'est un souvenir. Belle cartouchière d'allègement. Souvenirs de la première guerre, des boutons. C'est sympa ça. Retiré faute d'enchères. Celui qui rachète est

habillé en couleurs militaires. Manette avec masques à gaz de la Défense passive. Un magasinier qui n'est pas en tenue, habillé de près, collé, muscles taillés, fluet, passe en récupérant les tickets. Il a des écouteurs dans les oreilles. Sans fil. On conseille à un magasinier de poser les manettes au sol. Une tire-lire zouave en céramique. C'est un lot pour Baba ça. Ben oui, mais il est parti. Il part toujours au mauvais moment. Baba est en effet parti, en touchant l'épaule d'un connaisseur assis, au dernier rang dans l'allée. Adjudé.

Lampe à poser. Socle gravé d'un aigle enserrant une croix gammée, gravé Berlin 1936 pour les JO. Retiré faute d'enchères. Personne ne veut de croix gammée. À qui a appartenu ce casque Adrian modèle 1926 peint en kaki. Cinq casques, un Jeanne d'Arc tout de même ! Étui pour PA35, pas courant pour l'époque. Lot tabacologie. Fumer tue. Monsieur essaie d'arrêter. Y'a de quoi remonter un mannequin complet. Adjudé.

Deux étuis de masque à gaz M 1938. L'homme qui achète étend sa jambe engourdie, reste sans doute, de sa blessure de guerre.

C'est mou et léger. Je peux m'asseoir dessus sans l'abîmer, et ça c'est terriblement pratique. Je crois même que ça fait tout le succès de la banane. C'est mieux qu'un sac à main un peu rigide, de cuir et de boucles, qu'on a peur de faire traîner par terre et de salir. La banane, on ne l'enlève pas. Elle est sur l'épaule droite ou sur l'épaule gauche. Elle est un autre vêtement. À mettre sur ou sous le manteau ou la veste. Besoin de quelque chose rapidement ? Il n'y a qu'un zip, et comme la banane a un contenant limité, tout s'y trouve. Poche arrière de la banane très pratique. Je pensais ne jamais avoir de banane. Parce que quand même. Une banane. En travers sur le torse. Sacrifier l'élégance au pratique? Ma banane est moche. Ma banane est belle. Ma banane est ce qu'elle est. Prendre la banane comme elle vient et ne rien en attendre plus que ce qu'elle propose : du pratique, du mou, du léger. La banane est en ville. Elle barre en vertical. Tout le monde est pratique, mou, léger. Inélégant sauf pour les personnes élégantes au possible. Je ne pensais pas avoir de banane. Et

voilà. Aujourd'hui je ne m'en sépare plus. Où est ma banane ? De travers sur le torse, biffe rebelle et verticale sur un monde inélégant, dur et lourd.

Je m'habille de plus en plus mou. C'est la mode du mou. Du volatile, de l'aéré, du confortable. Du à l'aise. Bizarrement le sarouel, pourtant très mou, non, ça ne passe pas. N'a jamais et ne sera sûrement jamais (sinon l'aurait déjà été), à la mode. Par contre, le pantalon coupé large d'Uniqlo, oui. Le denim coupe baggy en jean léger mélangé coton, toujours Uniqlo, oui. L'extra-souple en lin de Promod, oui. Baggy, baggy, baggy. Même Zara s'est mis au baggy, alors que Zara, normalement c'est pantalon tailleur serré, mollet moulé pour escarpins. En Croatie, pendant un temps, la mode c'était le jogging. Est-ce que c'était à cause de la guerre que même dix ans après, tout le monde était en jogging, de Zagreb à Dubrovnik ? Veste Adidas et chaussures de ville ? Jogging avec bas de la jambe zip ouvert, c'était classe, c'était mou, c'était pratique. Est-ce que c'est depuis le confinement qu'on s'habille définitivement en mou ? Est-ce que ça a joué ? Est-ce que c'est parce qu'on est gros, parce qu'on s'en fout, parce qu'on remet en cause les normes ? Est-ce qu'on est mou dehors

parce qu'on est mou dedans ? Uniqlo, Promod, Zara sont partout en Europe, partout dans le monde, le monde entier s'habille mou. L'Inde, voilà. L'Afrique, voilà. On était en retard sur le mou. Le mou nous envahit depuis Louis XIV qui ne pouvait plus manger dur, n'avait plus de palais, mangeait par le nez, tout vient de là. Le beignet. Le foie gras. La crêpe. Le panini. Le pain bagnat. Le moelleux au chocolat. La forêt-noire. La folie du flan, qu'il soit nature, aux fruits, au chocolat, à la pistache, aux spéculos. La chantilly. C'est la fin du sablé. La fin du caramel dur. Nous sommes en mou parce que nous avons mal aux dents. Les implants coûtent chers. Certains vont faire leurs implants dentaires en Pologne. Beaucoup d'hommes font des implants de cheveux en Turquie. Nous sommes en pénurie de médicaments. Pas facile de trouver des antibiotiques. Mais c'est pas grave, nous sommes en mou.

C'est mou. Même les livres qui sont devant sont mous. Ils coulent. La poignée derrière est visqueuse, reste collée même de loin. Tout est fait pour dissuader. Tu n'iras pas. Est-ce que je dois y aller ou attendre que quelqu'un vienne. Toc toc toc. Silence. Le mou se fige en attendant

mon signal. J'attends qu'on me dise si cette porte est une entrée ou une sortie. J'attends un indice parce que les faits : ma chambre-pièce-salon, mes étagères molles, mes livres mous, et cette poignée visqueuse qui m'invite à me déraciner. En laissant entrer ou en laissant sortir. Le mou c'est peut-être l'échéance. Ne tarde pas, je vais devenir flasque et alors, rien ne pourra fuir, rien ne pourra surgir. N'attends pas. Je ne vais pas saisir la poignée qui va fusionner avec ma main pour me jeter dans le gouffre derrière, c'est un gouffre, non ? À moins qu'il y ait du bleu et du bleu encore ? Et si la poignée devient moi, je fais comment pour ouvrir ? Je ne peux pas prendre le risque de devenir flaque. Il y a-t-il des choses encore, un peu dures, que je puisse empiler sur ces mous pour gagner un peu de temps ? La poignée molle se baisse dans un bruit rouillé métallique. Une porte s'entrouvre. Je penche la tête pour regarder, tout en reculant.

Jane hésite entre un sandwich au fromage et un au saumon. Le domestique attend patiemment qu'elle choisisse. Mon ventre gargouille. J'aimerais que le plateau arrive jusqu'à moi, mais il faut attendre que Jane choisisse. Le reste de la famille Austen ne s'encombre pas de ces formalités, chacun vient piocher dans le plateau. On s'affranchit ici de certaines convenances. Il y a d'ailleurs, dans le salon, un encombrement particulier. Le faux Nicolas Poussin a été déplacé. Il n'est plus au-dessus de la cheminée car la peinture s'abîme avec la chaleur des flammes. Il est à présent décalé de deux mètres. Il est fait d'après, avec ses arbres vert de vessie, son ambiance faussement dominicale de déjeuner sur l'herbe avec un joueur de flûte, un panier qui dégorge et deux chèvres sans corde. Mais au deuxième plan, derrière les heureux, dans la rivière où des sérieux sont à pêcher, un cadavre (de lépreux, d'hérétique, de mendiant) descend le cours de la rivière dans l'insouciance des poissons qui s'agitent autour. Les truites s'enflamment. Un

dessin posé par terre, trois livres ouverts et cornés posés sur un guéridon, la vitrine ouverte d'un meuble comme attendant qu'on y prenne ou pose quelque chose, une liasse de papiers froissés posée aux pieds de Jane qui n'a toujours pas choisi son sandwich. Le domestique lui demande si elle en veut un nature, sans fromage et sans saumon. Jane hoche la tête. Le domestique sort rapidement et revient, comment fait-il, quasi dans l'immédiat, avec son plateau. Je ne peux m'empêcher de lorgner. Jane regarde la pendule. Il va bientôt être l'heure de sa lecture. Je ne sais pas ce qu'elle va lire. Jane prend fébrilement un sandwich sans rien, l'engouffre d'une traite dans sa bouche en laissant des miettes tomber sur sa robe. Tout le monde rit en la regardant faire. Et Jane, libérée du poids de choisir, éclate de rire la bouche pleine.

René a quatre-vingt-neuf ans aujourd'hui et on me confirme qu'il n'est pas mort. René m'encourage. René monte les mêmes marches depuis soixante-dix ans, moins maintenant, il est un peu à Toulouse, fatigué et amaigri, il n'a plus les jambes me dit-on, mais il n'est pas mort. Il perd sa femme à soixante-dix-huit ans. Sa belle-sœur, une aigrie, l'appelle après ça, le « veuf

joyeux ». Parce que René chantonne. Sa femme, il la rencontre à quinze ans, ils se marient à vingt-et-un, mais la vie, elle n'y arrive pas. À dix-neuf ans il embauche à EDF. À cinquante-neuf, il débauche d'EDF. Avec sa femme funambule et ses enfants pressés de partir. René me dit : « elle ne voulait pas vivre ». Pendant soixante ans, René porte sa femme à la vie, l'empêche de sombrer, l'empêche de mourir complètement. Il sait le sursis, la terreur de vivre sans elle, la terreur qu'elle parte, qu'elle saute du quatrième, qu'elle s'empoisonne avec de la mort aux rats, la terreur qu'elle le quitte pour de bon, le laissant seul avec leurs deux enfants. Il a les mêmes yeux depuis tout ce temps, les yeux de l'inquiet. Et quand elle tombe malade, et qu'on sent à travers leur porte l'odeur de la maladie, il me dit : « maintenant qu'elle sait qu'elle va mourir, elle veut vivre. » Si fatigué que la rage ne prend pas, n'a rien pour s'accrocher, sinon le dévorerait. Il pleure avec ses yeux usés ses années d'ulcères. Voilà la vie de René. Il me confie, tard : « j'avais un frère jumeau, ma mère nous a abandonnés pendant la guerre. » Depuis quatre-vingt-neuf ans, tout le monde le quitte. René est terrifié d'abandon et de solitude.

Figier (prendre au temps la mémoire d'un visage)

Figier (prendre au temps la mémoire d'un lieu qui va disparaître)

Des moments précis (garder)

Des insolites (une maquilleuse sur un tournage, assise sur son pliant, au milieu d'une déchetterie)

Des cadres (un entrecroisement particulier de lignes et de profondeurs)

Un lieu unique (qu'on ne verra qu'une fois)

Des œuvres d'art (le Moaï du British Museum est un Moaï comme on l'imagine. On voudrait mettre sa main sur son torse mais on n'a pas le droit. On ne peut qu'admirer le colosse en tournant autour. On voudrait creuser dessous pour voir le reste du corps et des inscriptions qu'on n'a jamais su déchiffrer mais il est coupé en deux, celui-là était tombé, celui-là sans doute n'a jamais pu être dressé dos à la mer, tête vers le ciel, à guetter le retour des oiseaux géants).

Des couleurs (coucher et lever de soleil)

Des poésies (coucher et lever de soleil, mémoires de lieux et de visages, des insolites, des groupes aujourd'hui dissous, un Moaï, entrecroisement de lignes et de profondeurs, tenter le vent dans les arbres)

Des essais techniques (ralentis)
Des impossibilités techniques (sous l'eau, très
près très flou, la vague parfaite)
Des symboles (coquille St Jacques et
kilométrage)
Des regrets (la pellicule développée n'est pas
la nôtre)
Des ami.es (prendre au temps)
Des contorsions (se rapprochent des essais
techniques)
Des miracles (la photo magique, parfaite à soi)
De bons souvenirs (où tout le monde est beau)
De mauvais souvenirs (tout est revu laid)
En face de chez moi sous la neige en noir et
blanc
En face de chez moi
L'arbre (de manière générale, seul au milieu
de rien)
La famille (mariages et cousinades, pas de
photos d'enterrements)
L'animal (pigeon, chat, chien, vache, âne,
mouton et cheval)
La voyeuse (prendre des gens à leur insu et ils
ne le sauront jamais)
Selfies groupés (beaucoup)
Selfie unique (jamais)
Les plats que je mange (jamais)

Rendre immortel (photos laissées sur un trottoir et ces visages sur lesquels on marche)

Prouver la vie.

Défier la mort.

Une goutte de colle glu sur chaque semelle et le voilà suspendu tête en bas, collé au plafond **(1)**. Il remet bien sa cravate **(2)**.

Dans l'ancienne cuisine des grands-parents, on ne sait qui est l'enfant sur la photo, elle ou elle. Quand on pose la question, la réponse varie **(3)**. Ne varient pas : la vieille tapisserie, les visages des grands-parents figés et souriants, béret basque du grand-père breton **(4)**.

Le gorille dans sa cage au zoo de Trégomeur, un premier trauma **(5)**.

L'arrière de la voiture qui se lève avant de démarrer **(6)**.

Les crépons sur le vélo décoré pour l'occasion **(7)** et cette canne à pêche qui ne pêche rien de ces boîtes qui s'enfuient dans la bassine **(8)**.

Dans le journal, photo des enfants devant la peinture faite au sol devant l'école : attention **(9)**.

L'ovomaltine, c'est de la dynamite **(10)**.

L'agriculteur mort au volant de son tracteur **(11)**, avec son gilet ou pull bordeaux.

Le singe vante les mérites de la lessive Omo, plus blanc que blanc **(12)**.

Les fantômes dans le grenier **(13)**, la faille dans laquelle tombe Loïs **(14)**, les trèfles à quatre feuilles trouvés en masse mais qui n'apportent pas la chance **(15)**, les chiens **(16)**.

Photomaton après le coiffeur, cheveux lissés **(17)**.

Le ralenti de l'homme qui valait trois milliards **(18)**.

On remet ça ? **(19)**

Les couvertures des deux Paris Match après la mort de Lady Di **(20)**, une noire et une blanche **(21)**.

Et puis les cinq fruits et légumes par jour, ne mangez pas gras, pas sucré, pas salé, mangez bougez, les étalages du supermarché **(22)**.

L'image du nouveau président de la République à vingt heures **(23)**.

L'image de Simba porté par Mufasa **(24)** qui le présente à son royaume.

Rose et Jack dans l'eau glacée, il y a largement la place sur le radeau pour Jack, ils pouvaient tenir tous les deux **(25)**.

Un copain dans un caddie **(26)**.

(1) Techniquement, est-ce que tout ça est bien possible ? Sur la publicité, il était précisé sans trucage, je ne sais pas si quelqu'un depuis, a essayé de se faire coller au plafond avec seulement une goutte de colle glu sur chaque semelle. S'agirait de tenter. Préciser aussi qu'il faut de bonnes chaussures, bien lacées, car ce seraient elles qui pourraient faire défaut, et non la colle. Penser à vérifier cette histoire.

(2) C'était de l'humour. Et de la prétention aussi. Pas sûr qu'on ait envie de rencontrer cet homme hautain.

(3) Tour à tour ma sœur ou moi. Moi je dis que c'est moi, ma sœur dit que c'est ma sœur. Chacune veut être dans les bras des morts.

(4) Que j'ai gardé

(5) Parce qu'un gorille ça fait peur. Parce que la cage était ridiculement petite. J'espère qu'après ils ont été condamnés les gens du zoo. Libérons les animaux en cage (y compris les poissons dans leur bocal)

(6) La Fuego ?

(7) On se déguisait aussi pour la kermesse. À l'époque, j'aimais bien ces choses-là.

(8) Je n'avais pas la patience

(9) C'était un triangle au sol, avec un adulte et un enfant tenant un cartable. Aujourd'hui il y a un dos d'âne à la place et l'école n'est plus une école, c'est une médiathèque. La classe de CM2 est un atelier de poterie, la classe de CM1 a été démolie. La cour de récréation est en fait, minuscule.

(10) L'homme avait une écharpe et je crois, était-ce là ?, qu'il y avait un grand coup de vent qui lui retournait le visage. Il y a eu depuis, à vérifier encore, une enquête sur l'Ovomaltine et ce qu'elle contient réellement. Jamais mangé.

(11) Tête renversée

(12) Le sourire du singe. Les yeux du singe. Persil aussi, et Ariel, se vantent de plus blanc que blanc. Est-ce que tous ne mentent pas un peu. Le singe sait.

(13) Dans Ghostbuster, le dessin animé. Déjà, au départ, grande peur des greniers. Et c'était à moi d'aller y fermer la fenêtre la nuit. J'ouvrais la porte et j'y allais en courant, persuadée que je n'en sortirais pas vivante

(14) Cette scène dans Superman m'a empêchée de dormir pendant au moins un an. Parce qu'être enterrée vivante... Dans une autre vie, j'ai dû être enterrée vivante dans un grenier.

(15) Karma

(16) Trop dur, je n'en parlerai pas

(17) La coiffeuse en avait mal aux bras

(18) Steve Austin, un homme tout juste vivant.

Et Jamie, parce qu'à Tarzan, il fallait sa Jane

(19) C'était avant manger bouger

(20) Qui a assassiné Lady Di ? Toujours des fleurs sous la flamme du souterrain de l'Alma

(21) Je les ai toujours

(22) On pourrait consacrer sa vie sur ce paradoxe. Regarde tout ce que tu peux avoir. Résiste. Pommes modernes de la tentation. Fermez bien vos sacs, ne tentez pas les pickpockets. Ça, je ne m'en remets pas.

(23) Qui travaille sur ça ?

(24) Naaaatsouééniaaaaatavaditinanaaa

(25) J'ai versé des larmes de rage. Il fallait mettre une planche plus petite pour Rose, beaucoup plus petite !

(26) Et ce même copain remontant un escalator en grimant la rampe comme une corde d'escalade.

Toutes les fleurs ne sentent pas. On peut rester le nez collé dessus, sur la rose par exemple, et se forcer à imaginer son parfum qu'elle nous refuse.

Il y a l'odeur du beurre rance.

Il y a Paris quand on l'a quittée et qui nous revient au nez avec la pollution, la cigarette et l'urine. J'avais lu une fois que Paris sentait le savon noir, non, Paris ne sent pas le savon noir.

L'odeur du printemps. C'est une fois l'an, mi-février.

L'odeur forte du kiwi trop mûr.

L'odeur du renfermé de la maison ou de l'appartement.

L'odeur qui fait se sentir chez soi.

L'odeur qui repousse, qui dérange.

Odeurs d'avant qui te rappellent un autre toi.

L'odeur de la boulangerie (penser un jour à habiter près d'une boulangerie)

Les odeurs impossibles (boucherie, parfumerie, les tripes, les rognons). Le fumier ça va, le lisier non. Les algues vertes au soleil (lieu précis : St Michel en Grève)

L'odeur de la mer qui commence déjà en gare de Guingamp. Iode et sel. Odeur marine.

Effluves. Contagion. Odeur de.

Odeur de l'alcool qui sort de la bouche et des pores de la peau. Odeur de gras. Odeur de manque.

Odeur de l'herbe coupée. Odeur des animaux à la peau drue et au poil épais.

Odeurs des soupirs.

Odeurs des possibles (celles-là sont mélangées à autre chose d'indicible qui se passe dans le corps).

Des pavés de pierre ont remplacé le goudron. On ne peut plus se garer comme avant, pile devant, en laissant même le moteur allumé, il y en a qui faisaient ça pour déposer une lettre à la poste. Il y a de droite à gauche, une première boutique, je ne sais plus, ensuite un distributeur automatique Crédit mutuel. J'ai cru comprendre que la boîte ne distribue plus de billets. Ensuite, c'est un fleuriste et un coiffeur, ou un coiffeur et un fleuriste. Ensuite un pressing. Ensuite la boulangerie fermée. Les boulangers avaient vendu séparément la boutique et le fournil. Ceux qui ont racheté la boutique ont aussi une autre boulangerie à Trégastel, leur pain n'est pas bon à ce qu'on dit, ils font de la grosse pâtisserie, et à onze heures, il n'y a plus rien. La boulangerie est à vendre. L'ancienne boulangère, la vraie, travaille maintenant au Carrefour city, elle fait six heures treize heures, elle m'a dit « c'est comme des vacances ». À côté, en perpendiculaire, le centre commercial forme un L, il y a la boucherie Leparc. Même si à Carrefour City le rayon boucherie marche très très bien,

apparemment la boucherie Leparc s'en sort. Depuis que c'est Leparc, je n'ai jamais mis les pieds (avant, je devais acheter de la viande pour la famille, je devais entrer, aujourd'hui, pas un pied dans une boucherie ou dans une parfumerie). Après la boucherie, je ne sais plus, c'est à vendre je crois, c'était un maraîcher avec des prix parisiens. Non, je me trompe, avant, il y a un restaurant, Au bon marché ou Les quatre saisons, j'y ai été une fois, c'était bon. Ils ont une très bonne profiterole géante en dessert. Après, l'ancien maraîcher donc. Et puis un commerce vide, c'est l'ancienne pharmacie qui a déménagé. D'aucun parie sur ce que deviendra ce grand local. Une auto-école ? Pourtant le village compte soixante-dix pour cent de séniors. Au bout du L, la Poste, fermée aujourd'hui plusieurs jours par semaine. Le postier est mort jeune. Et puis non, ce n'est pas fini, il y a l'office du tourisme dans lequel je ne suis jamais rentrée. Je ne suis jamais rentrée dans l'office de tourisme de la commune où j'ai grandi. Excentré, le Carrefour City qui vient de s'agrandir, c'est là qu'on vient prendre son pain. Ouvert tous les jours, ça marche très très bien.

On se gare à la va-vite devant les boutiques du centre commercial. On manque à chaque fois

d'écraser quelqu'un ou quelque chose. C'est donc en L. Il y a un pressing au bout, tenu par Mme Tourpin, qui tenait avant avec son mari le garage de Trébeurden, avant qu'ils reprennent la station essence d'entrée de la ville avec un service réparations, et la voilà maintenant qui a troqué l'essence pour la lessive et le lavage à sec. Après le pressing, était-il là où après je ne sais plus, le distributeur automatique du Crédit mutuel. J'y viens de temps en temps. Tout le monde y va. Après, il y a le pressing. Voilà, le pressing est là. Je pense qu'avant le distributeur, il n'y a rien. Après le pressing, le café Les chardons, du nom du centre commercial, les Chardons. Parce que c'est la plante qui pousse dans tous les jardins ici. Plante survivaliste. L'été, le café déploie ses tables assez loin, ça crée des problèmes avec la mairie. Après le café, la boulangerie devant laquelle il y a toujours la queue. La boulangère n'accepte pas la carte bleue et n'acceptera jamais. On passe au distributeur avant d'aller à la boulangerie. À côté, la boucherie d'avant Leparc. Je ne sais plus le nom du propriétaire. Ses ongles courts étaient toujours un peu rougis à cause du sang. Il tenait la boutique avec sa femme et Leparc était leur employé. Quand ils sont partis à la retraite, Leparc a racheté. Elle, je ne sais pas si

elle est encore en vie, ça m'étonnerait, lui est mort moins d'un an après sa retraite. Après la boucherie, une pizzeria, il paraît que les pizzas sont bonnes. À côté, la grande papeterie-presse de la commune. Après, la pharmacie des Bodin. Il a une grande barbe rousse M. Bodin, il ressemble à un viking. Il est marié à une femme très petite. La Poste est ouverte tous les jours. Dans le coin, l'office de tourisme. Un peu excentré, il y a un Comod, très petit, dans lequel on ne va que quand on a besoin, il n'y a vraiment rien, et c'est assez cher.

Devant les boutiques (après très récente visite, il n'y a finalement plus de distributeur automatique mais un magasin *Saveurs d'ailleurs* et à côté, *À tout poil*), il y a trois statues de bois. La plus imposante, une femme en taille réelle, avec une robe d'avant, coiffe bretonne sans doute, portant un panier, elle est penchée. Est-ce qu'elle s'est penchée avec le temps et l'usure (le bois est blanc aujourd'hui, vermoulu et l'ensemble est assez laid), ou était-elle penchée au départ, dans son élan d'acheter, dans sa précipitation d'être la première aux légumes et au poisson, ou dans un mouvement naturel de marche de femme en robe longue et épaisse et sabots de bois. On m'a signalé très récemment

également que la commune était devenue la plaque tournante de la cocaïne entre la baie de Paimpol et Lannion.

Je suis née une première fois. Sortie d'un gouffre pour plonger dans un autre. Je suis née sérieuse. Je suis née rieuse. Je suis née sans doute.

J'ai tout fait comme tout le monde. Je crois. Presque. Poussé mes dents, poussé mes jambes pour me tenir debout. Et puis j'ai posé des questions.

J'ai tenu la main jusqu'au moment où je ne voulais plus qu'on me tienne la main. Je ne voulais plus qu'on m'accompagne. Je voulais qu'on me pousse.

J'ai voulu qu'on tranche. J'ai voulu la vérité. J'ai voulu les mensonges.

J'ai voulu le monde et l'amitié et l'amour, j'ai voulu tout autour pour donner un centre. Et puis je n'ai plus voulu qu'on me côtoie.

Je suis dans l'opulence, je suis dans le petit.

Je suis gardienne et passante. Je suis usagère.

Osant. Débordant. Barricadée.

Je joue. Je parle. J'écoute.

Je suis née, et je n'étais pas rare.

Version n°2
Vendredi 9 août 2024

